



## ENTREVUE

André Vanasse, un athée béni des dieux  
Page F 2



## LITTÉRATURE

Le Clézio, chasseur d'instant  
Page F 5

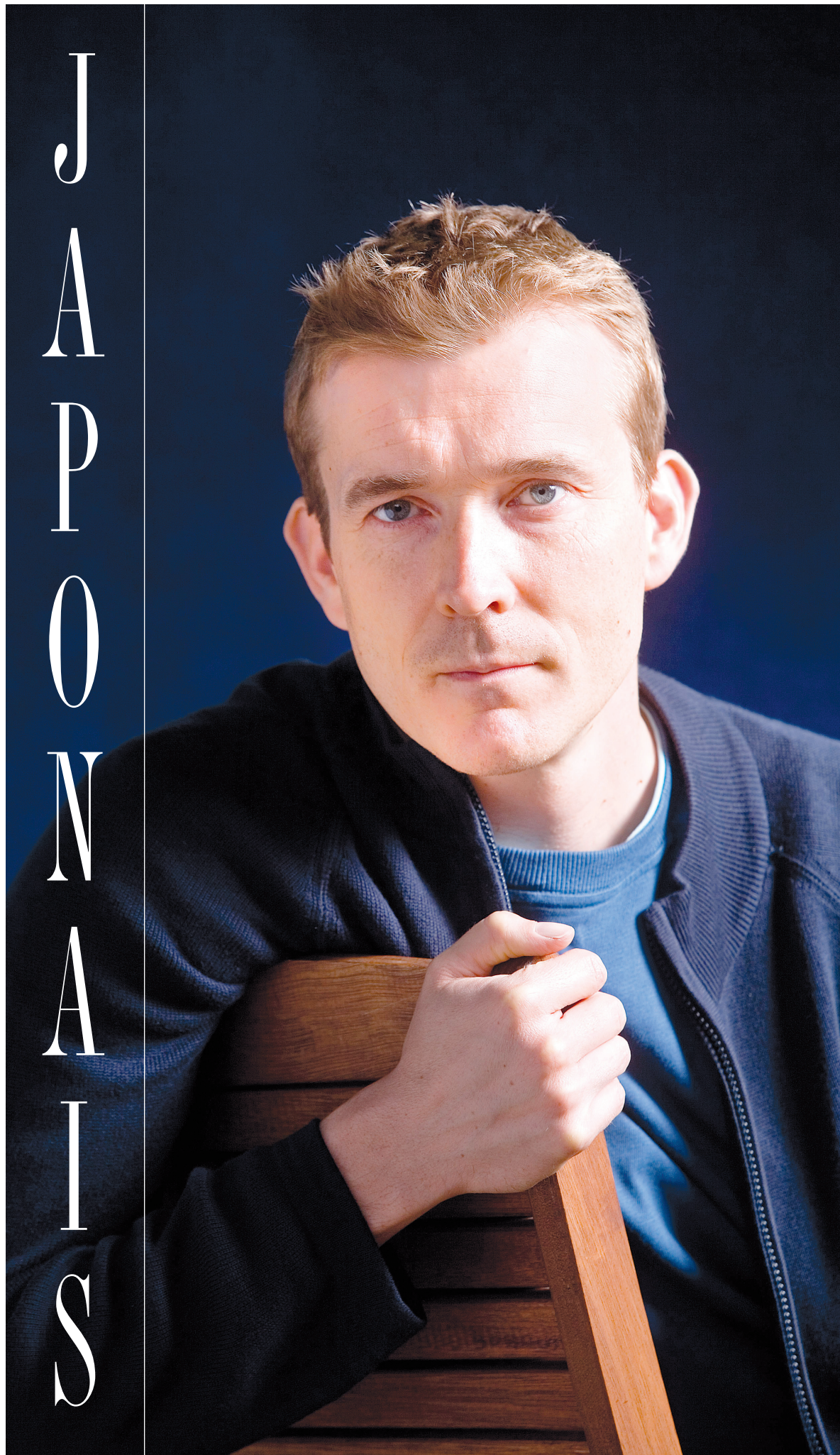
## LIVRES

DAVID

MITCHELL

ÉCRIT VAIN

JAPONAIS



MURDO MACLEOD

*Les mille automnes de Jacob de Zoet* est une intelligente saga subtilement amoureuse, définitivement historique. À la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle, au comptoir commercial de Dejima, au Japon, des Néerlandais plus loin que le bout de leur monde tiennent comme ils peuvent, à force de diplomatie et de magouilles, les portes de l'Orient ouvertes à l'exportation, étrangers dans un pays qui ne veut rien savoir des étrangers, loin de tout ce qu'ils connaissent. *Les mille automnes* est un suspense historique zen, une méditation sur 700 pages qui n'exclut pas les rebondissements.

CATHERINE LALONDE

«**J'**ai découvert Dejima accidentellement, alors que je cherchais un endroit où manger à Nagasaki, se rappelle, au bout du fil, l'auteur anglais David Mitchell. Je ne savais pas lire le nom des rues, je me suis trompé à un stop et suis tombé sur ce musée sur l'ancien site du comptoir commercial. Je n'avais pas publié alors, je n'avais même pas terminé mon premier manuscrit, mais j'ai senti qu'un bon sujet de roman flottait là: la rencontre Est-Ouest, les règles auxquelles devaient se plier les Néerlandais dans cette micro-société, au sein de cette Dejima qu'ils ne pouvaient quitter, en contact seulement avec les traducteurs, les marchands, les prostituées... J'ai conservé l'idée.»

*Les mille automnes de Jacob de Zoet* débute par les yeux du clerc de Zoet, tout juste arrivé au Japon en quête d'un brin de fortune. Y vit la colorée peuplade de Djemila, du cuisinier aux esclaves, du savant docteur Marinus aux concubines, en passant par la sage-femme Orito qui fera battre le cœur de Jacob d'impossibles sentiments. L'intrigue, beaucoup plus complexe, se démultiplie, car David Mitchell aime les œuvres chorales, la surenchère narrative, l'intrigue par-dessus l'intrigue par-dessus l'intrigue. Depuis son premier livre, *Écrits fantômes* (Points), il additionne chaque fois les temps, les lieux, les personnages. Dans *Les mille automnes* se trouve aussi une histoire de secte, de frictions culturelles,

l'arrivée des Anglais qui veulent prendre Djemila, et beaucoup de temps qui passe.

## Écrire l'histoire

L'auteur joue de plus ici le roman historique. «*Vous ne pouvez pas changer les événements marquants de la grande histoire, les dates, sinon vous écririez une "sci-fi" relativement historique. Mais vous devez changer et inventer la petite histoire. Et tous les faits de la "moyenne histoire", vous pouvez les courber et les transformer. Les petites anecdotes historiques individuelles font de l'extraordinaire fiction, mais leur enchaînement, leur mise en séquence, est pénible, parce que l'histoire bouge trop lentement. J'ai dû l'accélérer pour que le roman trouve sa vitesse. C'était un livre difficile à écrire. Le plus difficile que j'ai eu à faire.*»

Au téléphone, l'auteur est d'un charme absolu, redoublé par un léger bégaiement humain trop humain, qui le surprend parfois au détour de la conversation. Il pondère les questions, silencieux, avant de se lancer, avec une élégance de phrase et de pensée et une générosité rares. En une douzaine d'années et cinq romans, David Mitchell est devenu un des auteurs britanniques bien en vue. Qu'est-ce qui a le plus changé dans son écriture? «*Avec le temps, vous réalisez que l'humain est un petit fagot de thèmes et d'archétypes. Nous sommes, chacun, une collection de thèmes, pas très vaste. En vieillissant, après quatre ou cinq livres, vous les reconnaissez, ces thèmes, de plus en*

VOIR PAGE F 2: JAPONAIS

« JE VOIS

LA PHRASE ÉCRITE

SEMBLABLE À LA PHRASE

MUSICALE. LES LETTRES

SONT DES NOTES,

LES MOTS DES MESURES,

LES PHRASES DES

FRAGMENTS MÉLODIQUES. »

## David Mitchell

— Né en Angleterre en 1969, David Mitchell habite un an en Sicile et huit ans au Japon, à Hiroshima, avant de s'attacher à l'Irlande. Le Japon ou l'Asie reviennent très souvent dans ses textes.

— Son premier roman, *Écrits fantômes*, publié d'abord en 1999, se déploie de Hong Kong à Saint-Petersbourg, de Londres à Oulan-Bator en Mongolie, à travers les yeux d'une dizaine de personnages, pas tous humains.

— *Cartographie des nuages* (2004, L'Olivier), son troisième roman, s'apprête à traverser le grand écran. Le film, réalisé par le Tom Tykwer de *Cours, Lola, cours!* et les Wachowski de *La matrice*, s'appuie sur une distribution toute hollywoodienne. Tom Hanks, Halle Berry, Hugh Grant et Susan Sarandon sont de l'adaptation. Sortie prévue en octobre.

## Au bord du bassin

«Tandis qu'Orito s'agenouille sur la dalle de pierre placée au bord du bassin afin d'y plonger la louche dans l'eau glacée, l'inclinaison de la lumière produit alors, l'espace d'un instant, un miroir aussi parfait qu'une glace néerlandaise. Orito n'a pas regardé son visage depuis sa fugue de la maison de Nagasaki. Ce qu'elle contemple la choque: cette tête reflétée sur la peau d'argent du bassin est bien la sienne, mais elle a trois ou quatre ans de plus. Qu'est-il arrivé à mes yeux? Ils sont ternes et enfoncés dans leurs orbites. [...] Elle regarde dans l'eau et y reconnaît les yeux d'une prostituée qu'elle avait soignée à Nagasaki, dans un bordel détenu par deux frères à moitié chinois. La fille avait la syphilis, la scrofule, une fièvre pulmonaire et seuls les Neuf Sages savent quoi d'autre encore, mais ce qui l'avait détruite était sa sujétion à l'opium.»

**Les mille automnes de Jacob de Zoet** de David Mitchell. Éditions Alto

## LIVRES

ENTREVUE

## Un athée béni des dieux

L'éditeur André Vanasse annonce sa sortie

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Rideau sur quarante ans d'activités littéraires: éditeur depuis 1971, André Vanasse a décidé de s'arrêter. C'est bien décidé: il ne sera plus éditeur au quotidien. Finis les montagnes de manuscrits et le travail d'accompagnement dans la réécriture, parfois sur plusieurs années.

«Je vais terminer d'écrire mon roman historique, qui doit paraître en principe chez Hurtubise. Et je vais tout de même terminer mon travail d'accompagnement avec deux ou trois auteurs auxquels je suis très attaché et avec qui j'ai amorcé des livres. Mais c'est tout!»

Il se consacra désormais tout entier à l'écriture et à la revue *Lettres québécoises*, qu'il dirige désormais en famille, avec son fils Alexandre. C'est d'ailleurs dans les fauteuils en cuir de leur bureau commun, boulevard Saint-Joseph à Montréal, qu'André Vanasse reçoit désormais, comme à son habitude tout sourire, volontiers rieur, la poignée de main chaleureuse.

«Au début des années 1970, nous étions plusieurs du collège Sainte-Marie à nous retrouver dans l'édition, chez Hurtubise-HMH. Robert Lahaise y dirigeait les Cahiers du Québec. Jacques Allard, avec qui je suis ami depuis 1965, y était aussi, tout comme Georges Leroux, Jean-Paul Brodeur et d'autres. Je n'avais jamais pensé avant me consacrer à l'édition. J'étais professeur. Cela me convenait. J'étais secrètement écrivain de quelques livres et, si l'occasion se présentait, j'envisageais d'écrire des romans. Mais de là à devenir éditeur!» Chez Hurtubise-HMH, André Vanasse publie pendant une bonne décennie un ou deux titres chaque année, des essais littéraires.

Chez Québec/Amérique

En novembre 1984, au Salon du livre de Montréal, l'écrivain

et éditeur Gilbert Larocque s'effondre. L'auteur de *Serge d'enfer* les morts n'a que 41 ans. Éditeur littéraire chez Québec/Amérique, une maison qui a alors le vent dans les voiles, Larocque laisse un grand vide. Les propriétaires de la maison d'édition, Jacques Fortin et Donald Smith, demandent conseil à Vanasse. Qui pourrait remplacer Larocque? «Ils ont fini par me proposer le poste et j'ai dit

**Un rêve jamais réalisé? «Pouvoir réussir à pénétrer le marché français comme un vrai pays pourrait le faire. En somme, ne plus être dédaigné pour ce qu'on fait et que nous faisons bien.»**

oui. Je me souviens alors que Fortin avait dit dans une entrevue qu'il engageait des profs d'université parce qu'il n'était pas obligé de les payer beaucoup. Nous avons rigolé ensemble à propos de mon salaire... Mais nous avions du plaisir à travailler!» En deux ans, il obtient deux Prix du Gouverneur général pour ses auteurs: Patricia Smart et Louis Hamelin. «Je suis un athée, mais je suis béni des dieux!»

«Le seul qui n'aimait pratiquement jamais mes titres était Gilles Marcotte. Mais même pour lui, il y avait des exceptions, notamment pour des auteurs comme Claire de Lami-rande ou André Brochu. Ma façon de voir le roman n'était pas conforme à la sienne. Sinon, ça allait. Réginald Martel aimait beaucoup ce que je faisais. Le succès d'un livre ne tient pas juste à son auteur ou à son éditeur. Il faut une coïncidence, des circonstances particulières, un milieu favorable...»

Sachant cela, qui peut être éditeur? «Un éditeur a pu, autrefois, être une sorte de cow-boy, un gars capable de tirer partout et de bien s'en tirer, un peu journaliste, un peu aventurier, un genre d'Yves Thériault ou d'Ernest Hemingway. Mais aujourd'hui,

d'hui, il faut une formation en littérature, je crois. Tu peux toujours réussir sans ça. Il y a des nuances. La formation universitaire me semble toutefois nécessaire désormais.»

La b c de XYZ

Après avoir animé l'annuel *Livres et auteurs québécois*, Adrien Thériot fonde le magazine *Lettres québécoises* en 1976. «Il voulait vendre. Il m'a approché. Gaétan Lèvesque, qui avait été mon étudiant, s'occupait déjà de XYZ, la revue de la nouvelle.» Tout ça est mis ensemble. XYZ

publiait déjà quelques livres. «On a été admissibles au programme de subvention et la maison a fait un départ fulgurant.»

En 1990, XYZ remporte le Prix du Gouverneur général avec *La mauvaise foi*, le roman de Gérald Tougas. L'année suivante, la maison obtient encore ce prix littéraire avec *La croix du Nord* d'André Brochu.

Soigne ta chute, le livre de Flora Balsano dont Pierre Foglia, l'irrévérencieux de *La Presse*, écrira que «c'est un livre qui entre dans la catégorie des "livres-que-j'aurais-voulu-écrire" (un sur mille environ)», plane alors au sommet des palmarès de vente.

André Vanasse parle toujours avec passion des romans qu'il a publiés alors avec son acolyte Gaétan Lèvesque. XYZ a été vendu depuis à Hurtubise, où André Vanasse a continué d'assurer des fonctions éditoriales, même sous la nouvelle direction de Josée Bonneville, son ancienne adjointe. De son côté, Gaétan Lèvesque a lancé une maison d'édition sous son nom, avec quelques-uns des anciens auteurs de XYZ.

En vrac

En quarante ans d'édition, qu'est-ce qui l'a rendu le plus



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'éditeur André Vanasse veut se consacrer désormais tout entier à l'écriture et à la revue *Lettres québécoises*.

fier, lui a fait le plus plaisir? «Plusieurs auteurs... Je pense tout de suite à Louis Hamelin, à Christian Mistral, à Sergio Kokis et à Jocelyne Saucier. Mais je pourrais en nommer d'autres.»

Son meilleur coup? «Sans contester la publication de *L'histoire de Pi* de Yann Martel. Je pensais en vendre 1500. Il faut multiplier ce chiffre au moins par 100...»

Des regrets? «Martyne Rondeau [*Game Over*, *Ravaler*, *Ultimes battements d'eau*] et Marie Auger, alias Mario Girard [*J'ai froid aux yeux*, *L'excision*, *Le ventre en tête*]. J'ai vraiment été subjugué par leurs livres. À mon avis, ils n'ont pas reçu l'attention qu'ils méritaient. Je pourrais aussi parler de *La rivière du loup* d'Andrée Laberge, qui est pour moi unique dans notre littérature

dès lors qu'il est question de relations père-fils.»

A-t-il des regrets d'avoir vendu XYZ en 2009 au groupe Hurtubise? «Non. Quand j'ai vendu, j'avais le sentiment que l'édition traversait une grosse crise. Je prévoyais que les ventes baisseraient au moins de 20 % en quelques années en raison de la conjoncture. Il y avait et il y a toujours une surproduction, ce qui laissait moins de place pour chacun des titres, en définitive. C'étaient mes prévisions. Ça ne s'est pas passé exactement comme ça. Mais, compte tenu de mon âge et de la perspective que j'avais sur la situation, c'était pour moi le bon moment de me séparer de cette maison.»

Un rêve jamais réalisé? «Pouvoir réussir à pénétrer le marché français comme un vrai pays pourrait le faire. En

somme, ne plus être dédaigné pour ce qu'on fait et que nous faisons bien. C'est une question de vision: la France croit qu'elle détient la littérature française entre ses mains et ne souhaite pas la partager. Rien de tel dans le monde anglo-saxon. Il faudrait que la France change. D'ailleurs, elle change. Mais je ne sais pas si elle se rend bien compte qu'il existe des écrivains de grande valeur partout en français. Il serait temps que ça change vraiment...»

Sa plus grande erreur? Il rigole un peu et lance sans hésiter: «Avenue de Lorimier, un roman d'André Vanasse [1992]! Je n'avais pas été conseillé... Il m'aurait fallu un bon directeur littéraire pour m'encadrer sans complaisance. Un éditeur, c'est important.»

Le Devoir

## JAPONAIS

SUIITE DE LA PAGE F 1

plus. Ah. Tiens. Encore. Le manque de communication. Le pouvoir. La victimisation. Une certaine nature de prédateur. Je travaille très fort pour importer de nouveaux thèmes, pour élargir la carte de mes obsessions d'auteur, afin de ne pas réécrire encore et encore le même livre, de ne pas céder à cette mort littéraire.» Mitchell poursuit, d'un souffle. «Si vous êtes chanceux et que vous passez au deuxième volet de votre carrière, la pratique très spontanée disparaît. Vous pouvez espérer la remplacer par la technique. Je suis beaucoup plus conscient de ce que je fais qu'il y a une quinzaine d'années.»

La partition du roman choral

À travers la traduction signée Manuel Berri, le soin accordé au son et au rythme se sent encore. Mitchell s'amuse

aussi à rompre ses dialogues, à étirer le temps. «Vous n'éliminez jamais les dialogues, ne serait-ce que parce que les guillemets réveillent l'œil. Je voulais un livre lourd en dialogues, mais il faut encore les casser si vous ne voulez pas avoir l'impression d'être prisonnier d'un dîner mondain, dans une de ces ambiances que Woody Allen excelle à faire au cinéma, quand trois personnes vous parlent en même temps. Ce sont des scènes très belles qui en fiction ne peuvent durer. Il fallait donc que je les casse. Qu'est-ce qui se passe autour, alors? Comment filtre la lumière, quelles sont les odeurs, quel animal passe à l'arrière-plan, y a-t-il des pensées, des sensations qui font contrepoint à ce qui est dit? Cette façon de faire réveille le récit et la structure. Et il y a aussi ces moments de prose style haïku, qui ne sont pas inappropriés dans un livre sur le Japon.»

David Mitchell aime cette idée de suspense zen pour *Les mille automnes*, rigole en l'entendant, de plaisir et de gêne. «Je vois la phrase écrite semblable à la phrase musicale. Les lettres sont des notes, les mots des mesures, les phrases des fragments mélodiques. C'est pourquoi on doit choisir entre maybe et perhaps si la signification est la même, parce que la façon dont le son dévie est différente. Je crois savoir comment les mots sonnent pour les yeux. Le rythme d'une phrase, sa personnalité, la façon dont on utilise les 500 mots du vocabulaire usuel ou ceux qui sont en dehors, tout ça va changer la saveur musicale. Nous ne lisons pas les mots, adultes, à moins d'avoir un problème de dyslexie. Nous lisons leurs formes.»

On croirait entendre un poète. «Le roman m'est trop addictif. J'aime sa mécanique, sa pagaille, son désordre, l'ingénierie qu'il demande, la lourdeur — j'aime faire de gros livres, pesants et lourds, avec beaucoup de pages. Look, it's mine, all mine», dit-il en prenant soudain la voix du Gollum version filmée. «Les poètes travaillent avec l'air, le silence et l'espace. Ils sont comme des botanistes, des jardiniers: vous pouvez faire pousser un poème, vous n'avez pas tant à le construire. Alors que le roman, vraiment, tient du Lego, avec ses blocs, ses schémas, son architecture. J'en suis dépendant.»

Le Devoir

LES MILLE AUTOMNES DE JACOB DE ZOET

David Mitchell  
Traduit par Manuel Berri  
Alto  
Montréal, 2011, 712 pages



ESSAI

## Ferron et la liberté sans haine

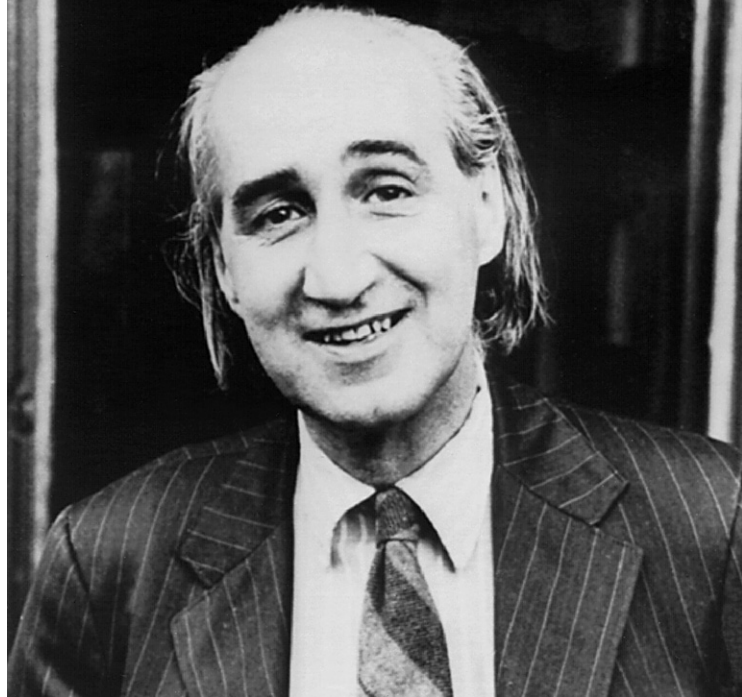
MICHEL LAPIERRE

Canadienne de souche britannique, l'historienne de la littérature Susan Margaret Murphy renouvelle les études sur Jacques Ferron. Anglophone écrivant en français, elle souligne que l'écrivain laisse «entendre une voix intime» qui bouillonne parce que la critique qu'il fait des Anglais n'exclut pas celle des siens. Ambiguë, la lutte ferronienne tient de l'étroitesse, le mépris s'y mêle à la sympathie, la résistance n'empêche pas la fascination.

Un passage illustre à merveille ce sentiment d'amour-haine que l'écrivain éprouve à l'égard des Britanniques. Il s'agit de l'éloge que Ferron rend, en 1960, à «Durham, le seul Anglais de génie, dit-il, qui nous ait fait l'honneur de sa présence et dont le fameux rapport est un chef-d'œuvre de la littérature politique». Comment ne pas aimer un ennemi qui, dès 1838, comprit notre triste sort et ne pas en être profondément troublés?

Le nouveau gouverneur en chef de l'Amérique du Nord britannique déclara sur le Bas-Canada dans son rapport: «Je m'attendais à trouver un conflit entre un gouvernement et un peuple, je trouve deux nations en guerre au sein d'un même État.» En écrivant *Le Canada anglais de Jacques Ferron (1960-1970)*, ouvrage préfacé avec enthousiasme par Jean Marcel, exégète ferronien de longue date, Susan Margaret Murphy ne transforme pas le satiriste en adulateur des Britanniques parce qu'il admire la réflexion de Durham.

Elle soutient que l'œuvre de l'écrivain «fait voir» à l'anglophone son «arrogance de vainqueur qui prétend avoir oublié la Conquête mais qui agit toujours en victorieux». Toutefois, dans son livre si documenté, si



SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

Jacques Ferron (1921-1985), auteur du *Ciel de Québec* et de tant d'autres contes et romans

décapant, l'essayiste signale qu'en 1952 Ferron se réjouit de constater que le Montreal Repertory Theatre a joué Sartre: «Qui a dit que nos compatriotes gênaient notre culture française? Il me semble au contraire que leur présence nous permet des libertés que sans eux nous n'aurions pas.»

C'est le même homme qui, en 1959, dénonce «la domination anglaise» à Radio-Canada, dans le syndicalisme, dans le socialisme... Se libérer des Anglais sans les haïr, cette gageure qui traverse l'œuvre ferronienne s'exprime en particulier dans les rapports réels ou fictifs avec le poète et juriste social-démocrate Frank Scott (1899-1985), anglophone progressiste natif de Québec et rompu au français.

Dans ses romans, Ferron en fait, sous des noms un peu différents, le personnage mythi-

que de l'Anglais (ou de l'Écos-sais) susceptible de se fondre de bon cœur dans le peuple québécois. Mais le réel Scott approuve en octobre 1970 les mesures de guerre proclamées par Trudeau...

Dans *Le ciel de Québec* (1969), le romancier l'avait pourtant transformé en François Scot, «cousin» avec qui l'on partage le toit et le pain. Dès 1970, le cours des choses fera du rêve ferronien de s'affranchir du dominateur, en fraternisant avec lui, une poignante tragédie sans issue.

Collaborateur du Devoir

LE CANADA ANGLAIS DE JACQUES FERRON (1960-1970)

Susan Margaret Murphy  
PUL  
Québec, 2011, 438 pages

Jeudi 2 février 19 h 30

Rencontre avec  
**Charles Taylor**  
Philosophe

Charles TAYLOR  
L'ÂGE SÉCULIER

Animation :  
Françoise Guénette, journaliste

2661 Masson, Montréal, Qc  
Réservation obligatoire : 514 849-3585  
Contribution suggérée de 5 \$

5 ans  
sur le livre  
Masson

Paulines  
LIBRAIRIE

SODEC  
Québec

## LITTÉRATURE

## Les ravages de la passion



DANIELLE LAURIN

Intensité. C'est le mot clé. Intensité de l'écriture, modelée sur l'intensité du désir. Sur l'absolu de la passion. Et sur la nécessité absolue d'en finir avec cette passion, pour sauver sa peau.

Bienvenue dans le cauchemar amoureux, version Martine Delvaux. Bienvenue dans *Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage*. Pas de répit, pas de faux-fuyants. Pas moyen d'y échapper. Ça va faire mal.

«Il a fallu attendre avant de jeter les premières lignes, comme on attend avant de faire l'amour avec l'être qu'on désire et qu'on n'a pas encore touché.» C'est la première phrase du roman.

C'est une femme qui écrit. Elle écrit à l'homme qu'elle a aimé, tellement. Qu'elle aime encore, peut-être. Mais qu'elle ne veut plus voir dans sa vie. Qui lui a gâché la vie. Elle lui en veut, tellement. «Je ne te pardonnerai jamais de ne pas être celui que j'ai aimé.»

Ce livre, elle l'écrit comme une longue lettre à celui qui l'a trahi. Il a trahi l'image qu'elle avait de lui, il a trahi ce qu'elle avait cru voir en lui. Il a trahi l'amour qu'elle avait pour lui.

Ce livre, comme un questionnement sur l'amour même. Sur le mirage de l'amour. Et sur le manque. Sur le deuil difficile de l'autre. Le deuil impossible de l'amour fou, du désir tatoué sur la peau.

Ce livre, comme un questionnement sur l'écriture, aussi. L'écriture, comme nécessité. Comme deuxième peau. Écrire, pour donner un sens à ce qui a été vécu. Pour toucher à la réalité, rendre palpable ce qui a été vécu, ce qui a existé. À la façon d'une Annie Ernaux.

Vivre les choses pour pouvoir les écrire? Aller jusque-là? Aller jusqu'à se jeter dans la gueule du loup pour pouvoir l'écrire? «Je ne sais pas si j'ai vécu cet amour pour pouvoir l'écrire, ou si je l'écris pour qu'il finisse par exister.»

Il lui avait interdit d'écrire sur lui, sur leur histoire, mais tant pis. À la façon d'une Christine Angot, d'une Camille Laurens, elle ne peut pas s'en empêcher, ne peut s'empêcher de tout débaler, de régler ses comptes avec lui, pour sauver sa peau, ne pas sombrer dans la folie. «Je vais t'écrire mon amour jusqu'à le faire mourir pour ne pas mourir moi-même de l'avoir perdu.»

Ce livre, comme une arme, comme une «dernière balle».

Ils se sont connus en Italie. Coup de foudre. Première nuit. Vertige, extase, chavirement. Elle est au bord de l'évanouissement. Jamais ressenti ça. À ce point-là.

Elle en redemandera, ne pourra plus se passer de lui. Elle va se perdre complètement dans cette passion, va cesser de s'appartenir, devenir dépendante de lui. Plus rien d'autre n'existera autour que son désir de lui.

Encore là, on pense à Annie Ernaux. À son livre *Passion simple*, en particulier. Mais en plus intense, si c'est possible, en plus ravageur. «On aurait dit que j'avais été droguée, enlevée par des extraterrestres, ou que j'étais devenue membre d'une secte.»

C'est ce qu'elle raconte, après coup. Alors qu'elle s'est réfugiée à Rome, ville de beauté, ville d'histoire aussi, de tragédies. Là, elle revit sa propre tragédie.

Elle revit tout. Dans le détail. Dans le désordre. Son arrivée à lui à Montréal, chez elle. Lui, le beau Slave ténébreux. Qui va devenir son mari. Qui va se transformer en monstre. En manipulateur de première.

Elle n'en croit pas ses yeux, ses oreilles. Tant de mépris, tant de haine. Comment est-ce possible? Elle va de surprise en surprise, de déception en désillusion.

C'est l'histoire d'une femme qui a été bernée, finalement. Bernée par un homme, bernée par l'amour. Ce n'est pas la première à qui ça arrive... Mais la façon qu'a Martine Delvaux de mettre en scène cette histoire prend aux tripes.

Au début, du moins. Un tourbillon. De mots,



DAVID OLIVIER

Née en 1968, Martine Delvaux est romancière et essayiste.

d'émotions. De rage, de peine et de désir mêlés. Mais on finit par tourner en rond, par se lasser quelque peu. Par trouver démesurées, aussi, les comparaisons constantes entre l'histoire de la Rome antique, avec ses guerres, ses despotes, et l'histoire de cette passion amoureuse qui a mal tourné.

Et puis, cette victimisation de la femme. Alors que l'homme apparaît comme un bourreau. Ça finit par peser. Ce n'est plus de trahison qu'il s'agit, c'est carrément d'abus.

Les pages les plus fortes du livre, outre le début, concernent la montée du désir. Et l'extase de la première nuit. Après, il y a un creux.

Ça va, ça vient. Mais ce qui nous tient, nous retient, c'est le combat que livre cette femme à elle-même.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Une femme perdue, ravagée, abusée, qui lutte pour retrouver ses esprits, son identité, sa vie. Et qui s'en sort par l'écriture.

## LES CASCADEURS DE L'AMOUR N'ONT PAS DROIT AU DOUBLAGE

Martine Delvaux  
Héliotrope  
Montréal, 2012, 174 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## La littérature est un sport de combat

## Deux autofictions de Simon Girard

CHRISTIAN DESMEULES

C'est *Dawson Kid*, un premier roman gonflé de rage et de violence, remarqué par la critique pour son émotion brute et sa spontanéité, qui nous avait fait connaître Simon Girard en 2007. *Les écureuils sont des sans-abri*, son troisième roman, après *Tuer Lamarre* (Leméac, 2009), traduit une certaine rupture de ton, même si le thème du combat n'est jamais loin.

Tout commence par un voyage avorté dans l'Ouest canadien, entrepris les poches vides, croyant pouvoir financer son périple vers Vancouver en vendant des exemplaires de son livre. Sa fugue n'ira pas plus loin qu'Ottawa, et Simon Girard (ou son narrateur) se résignera à remettre ses rêves de voyage, «car j'ai encore peur du monde entier comme d'un cauchemar». Ses démons intérieurs l'accaparent encore trop: le goût de l'alcool, son combat personnel face à l'écriture, ses blages.

C'est la trajectoire aigre-

douce d'un homme qui choisit de se mettre lui-même au pied du mur, convaincu de ne pouvoir incarner autre chose qu'un écrivain. Fidèle à ses principes jusqu'au-boutistes, Simon Girard nous raconte son quotidien de bénéficiaire de l'aide sociale, de vendeur itinérant de sandwiches dans les bars, de cobaye pour des compagnies pharmaceutiques, de chambreur ou de client d'un refuge pour itinérants. Il voudrait bien vivre de sa plume, mais les éditeurs et les lecteurs, eux, semblent voir les choses autrement.

## Danser avec son ombre

Sa posture idéaliste — sinon irréaliste et masochiste — est celle d'un combat avec lui-même qui ressemble à ce que les boxeurs appellent du *shadow dancing*. Un entraînement et une macération. Et les écureuils qui traversent le roman? De petits êtres tendus et solitaires, fantassins miséreux d'une armée urbaine invisible auxquels, on le comprend, l'écrivain s'identifie.

Roman autobiographique décousu, journal sans dates, *Les écureuils sont des sans-abri* s'écrit tant bien que mal entre deux voyages à Percé chez son ami Michel Bourget, dont il a entrepris de raconter la vie dans un livre (beaucoup plus intéressant) qui s'intitule, justement, *Michel Bourget, sauver des vies*, qui est une tentative de réhabilitation publique d'un homme malmené dans sa vie privée (dont on saura finalement peu de choses): il a voyagé en Amérique du Sud, il ne peut plus voir cinq de ses six enfants, a fait un peu de prison, a eu des bateaux.

Un héros ordinaire, de ceux dont on ne parle à peu près jamais. C'est-à-dire sans médailles, mais pas sans mérites, capable de répondre à ce qu'il appelle «une loi de la nature». Accidents de la route, noyades, hommes ou animaux désemparés, Michel Bourget répond présent.

## Un émule de Bukowski

Michel Bourget, *sauver des vies*, né du désir de Simon Gi-

rard de «mettre de la réalité sur les pages», est peut-être avant tout l'histoire d'une fascination: celle d'un écrivain pour son sujet. Michel Bourget a-t-il aussi sauvé la vie de Simon Girard? C'est la mélodie que l'on entend siffloter en sourdine tout au long du livre.

Les deux livres auraient toutefois pu n'en faire qu'un seul. Même ton, narrateur identique, épisodes qui se recourent au sein d'une pareille mélodie autofictive. Simon Girard déploie la même déroutante sincérité qu'un Bukowski, dont il est l'émule — lucidité extrême et poésie en moins.

La preuve littéraire d'un génie incompris reste encore à faire, mais on est en présence d'un auteur animé par un désir de vérité brute, qu'on pourra trouver touchant, et par une énergie contagieuse. Un exemple de combativité. Mais pour l'originalité et la vraie force de frappe, il faudra regarder ailleurs.

Collaborateur du Devoir

## POLARS

## Deux fois plutôt qu'une

## Un nouveau tandem d'enquêteurs pour le dernier roman de John Harvey

MICHEL BÉLAIR

On connaît surtout John Harvey pour les enquêtes menées du côté de Nottingham par l'inspecteur Charlie Resnick; on peut en lire plus d'une quinzaine déjà traduites chez le même éditeur. Mais ici, dans ce roman du malheur qui se répète en frappant deux fois à la même porte, on voit plutôt apparaître un nouveau tandem d'enquêteurs: Will Grayson et Helen Walker.

Ensemble, chacun bien installé dans ses différences profondes — elle «en chasse», lui comblé par sa petite famille —, ils vont tenter d'élucider une sombre affaire mettant en scène une petite fille évanouie en fumée et un dangereux pédo-

phile qui sévit depuis déjà une vingtaine d'années sans que l'on s'en rende vraiment compte. L'affaire ne sera pas simple. Elle est campée cette fois du côté de Cambridge et dans la banlieue d'Ely.

C'est là que Ruth Lawson a refait sa vie après avoir perdu sa fille Heather, tombée, durant les vacances, dans un puits abandonné au milieu des falaises des Cornouailles. Quinze ans plus tard, voilà que Béatrice, sa fille de dix ans, disparaît à son tour en sortant cette fois d'une leçon de flûte chez son professeur de musique: les cauchemars ont tendance à se répéter. Et Will Grayson et Helen Walker vont prendre l'affaire alors qu'ils sont déjà sur les traces d'un

certain Mitchell Roberts, un pédophile disparu dans la nature tout juste après avoir été remis en liberté.

La vérité ne se cache toutefois pas toujours derrière les apparences et les deux inspecteurs vont devoir la jouer très serré, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais ce n'est pas tant l'intrigue tissée par Harvey — multiple, dense et débouchant sur quelques surprises de taille — qui frappe dans ce grand livre triste. C'est plutôt l'ampleur et la profondeur des personnages autour desquels l'histoire va se dérouler.

On ne pourra que vibrer intensément devant la douleur de Ruth, que l'auteur rend avec une justesse témoignant d'une sidérante finesse d'écriture et

d'observation. On sentira aussi le frôlement de la folie qui menace avant d'envahir progressivement sa proie. La violence, la lâcheté et le malheur ordinaire, également, tels qu'ils façonnent la vraie vie de la grande majorité des gens.

John Harvey nous donne ici un grand livre, de ceux qui vous laissent des pans d'âme entiers mouillés par la lourdeur des embruns de la côte anglaise.

Le Devoir

## LE DEUIL ET L'OUBLI

John Harvey  
Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau  
Rivages/Thriller  
Paris, 2011, 446 pages

## LES ÉCUREUILS SONT DES SANS-ABRI

Simon Girard  
Coups de tête  
Montréal, 2011, 200 pages

## MICHEL BOURGET, SAUVER DES VIES

Simon Girard  
Les 400 coups  
Montréal, 2011, 192 pages

Palmariés		Gaspard LE DEVOIR	
Du 16 au 22 janvier 2012		CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES	
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR		
<b>Romans québécois</b>			
1	AN.G.E. • Tome 10 Obscuritas	Anne Robillard/Wellan	1/2
2	Défense de tuer	Louise Penny/Frammarion Québec	2/2
3	La serveuse du Café Chéri	Yves Beauchemin/Michel Brûlé	3/12
4	Méphas • Tome 1 Le cas des casiers cassiers	Patrick Sénécal/Allre	4/12
5	Mémoires d'un quartier • Tome 10 Évangéline, la suite	Louise Tremblay/D'Essambre/Guy Saint-Jean	5/10
6	Félicité • Tome 1 Le pasteur et la brebis	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	7/11
7	Bonheur, es-tu là?	Franchine Ruel/Libre Expression	6/13
8	Au bord de la rivière • Tome 2 Camille	Michel David/Hurtubise	8/14
9	Les héritiers d'Enkidjev • Tome 4 Le sanctuaire	Anne Robillard/Wellan	9/17
10	La dynastie Borgla • Tome 1 L'ascension du pape	Danny Saunders/Éditeurs réunis	10/3
<b>Romans étrangers</b>			
1	Limonov	Emmanuel Carrère/POL	1/10
2	Ceil pour ceil	James Patterson   Howard Roughan/Archipel	-/1
3	Toyer	Gardner McKay/Cerche Midi	2/9
4	Le Chinois	Henning Mankell/Seuil	4/12
5	La poursuite dans la peau. Objectif Bourne	Eric van Lustbader/Grasset	7/9
6	Le Women murder club • Tome 9 Le 9 <sup>e</sup> jugement	James Patterson   Maxine Paetro/Lattès	5/4
7	Aleph	Paulo Coelho/Frammarion	3/12
8	L'honneur d'Edward Finnigan	A. Roslund   B. Hellström/Presses de la Cité	6/6
9	Toi seul	David Rosenfelt/Cerche Midi	-/1
10	Mort ou vif • Tome 1	Tom Clancy/Albin Michel	10/11
<b>Essais québécois</b>			
1	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Laferrière/Boréal	1/7
2	Mafia inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot   André Noël/Homme	2/65
3	L'état du Québec 2011	Collectif/Boréal	-/1
4	La sexualité spectacle	Michel Dorra/LB	-/1
5	De quoi le Québec a-t-il besoin?	J. Barbe   M.-F. Bazzo   V. Morisset/Leméac	5/14
6	De colère et d'espoir	Françoise David/Écosociété	6/13
7	Le camp des Justes	Gil Courtemanche/Boréal	10/10
8	Liliane est au lycée. Est-il indispensable d'être cultivé?	Normand Baillargeon/Frammarion	8/2
9	Université inc. Des mythes sur la hausse des frais...	Eric Martin   Maxime Ouellet/Lux	-/1
10	Pour en finir avec le gouvernement	Joanne Marcotte/Franche Breton	7/9
<b>Essais étrangers</b>			
1	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	1/11
2	L'Islam et le réveil arabe	Tariq Ramadan/Presses du Châtelet	-/1
3	L'art d'ignorer les pauvres	John Kenneth Galbraith/Les Liens qui libèrent	-/1
4	Internet rend-il bête?	Nicholas Carr/Robert Laffont	8/3
5	Une rencontre	Milan Kundera/Gallimard	5/2
6	Le crispuscule d'une idole. L'affabulation freudienne	Michel Onfray/LGF	-/1
7	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen William Hawking/Odile Jacob	-/1
8	Indignez-vous!	Stéphane Hessel/Indigène	2/52
9	Mon enfant n'est pas à vendre	Joel Bakan/Transcontinental	-/1
10	Après le livre	François Bon/Seuil	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 177 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## Un homme et sa fiction

Whatever happened to Leon Trotsky? / He got an ice pick.

Un compatriote des Strangers, l'oxfordien Robert Service, offre aujourd'hui, du destin du célèbre comparse de Lénine, une explication un peu plus développée que le raccourci punk-rock de *No More Heroes* (1977). Un héros, Trotsky? Peut-être pour les deux pelés et le tondu et demi qui continuent d'animer la Ligue trotskyste / Trotskyist League (sic) du Québec sur Internet, ces Mohicans de la dialectique qui se sont battus «jusqu'au bout pour défendre l'URSS» et qui continuent aujourd'hui de soutenir l'ubuesque régime nord-coréen. Bien finie, la prolifération factionnaliste (excusez le jargon, mais il faut faire avec, c'est la fleur de style de la prose marxiste et sa seule poésie...) des années 70, avec ses trois groupes d'obédience trotskiste pour le seul Québec.

Première grande biographie due à un auteur de ce qu'on appelle encore parfois l'Occident, le Trotsky de Service se situe tout à l'opposé de l'hagiographie, dans la révision critique sévère d'un endurant mythe de la gauche. Lequel ne résiste pas davantage à l'érudition politique et à la réflexion historique de l'universitaire anglais, déjà auteur d'un Lénine et d'un Staline, que la statue de Lénine n'a survécu à la chute du Mur...

Parmi la considérable masse de documents inédits auxquels le chercheur a eu accès, les brouillons et ébauches du prolifique écrivain que fut Trotsky, dont la consultation permet à Service d'éclairer la part d'auto-fabrication du personnage. Toute autobiographie repose, bien entendu, sur un système inventif de réticences et de silences calculés. L'examen de la génétique textuelle peut s'avérer particulièrement instructif dans le cas d'un homme qui chercha, à travers la sienne, à s'ériger en monument de la Révolution. On apprendra sans surprise que Trotsky, dans *Ma vie*, a systématiquement maquillé ses origines familiales pour gommer le statut d'entrepreneur agricole relativement prospère du père, un colon juif du sud de l'Ukraine, mais aussi un de ces paysans aisés

qui, sous l'infamante appellation de *koulaks*, deviendront, par leur résistance obstinée aux réquisitions de récoltes et à la collectivisation des terres, une des bêtes noires du bolchevisme. La réécriture de l'histoire sera incidemment un des dadas de la machine totalitaire soviétique. Comme l'écrit Service en introduction de son *Trotsky*: «Le non-dit est une pièce maîtresse de l'amalgame de sa vie.»

Il faut saluer la double structure de l'ouvrage, selon un découpage thématique mais qui respecte l'ordre chronologique, et la manière dont Robert Service, pour trancher dans cette existence dont les péripéties recourent les enjeux fondateurs du vingtième siècle, a su aligner des chapitres courts (rarement plus d'une dizaine de pages) sans jamais paraître sacrifier la densité et la complexité du contenu. Le résultat est un livre qui, malgré le byzantinisme des querelles politiques et des affrontements groupusculaires typiques de la pensée dogmatique, se dévore au grand galop de l'Histoire.

## Écrivain avant tout

On ressort de ce *Trotsky* quasiment convaincu que la tragédie de cet homme est d'avoir été un écrivain avant tout, aspiré par la tornade d'événements qui, dans l'espace d'une vie (la révolution d'octobre sera centenaire dans un lustre...), allait changer le monde, mais pas l'Homme. Lev Davidovitch (Leon), dont l'auteur nous dit qu'il «aimait séduire les lecteurs étrangers au milieu révolutionnaire et prenait plaisir à peaufiner sa prose», pouvait revendiquer, au contraire des tâcherons de l'idéologie qui l'entouraient, des qualités qu'on associe généralement à un homme de lettres: éloquence et intelligence, entre autres. Il possédait aussi quelques traits de caractère qui se rencontrent encore plus souvent chez les membres des intelligentsias littéraires, dont une arrogance que le bolchevik Anatoli Lou-natcharski qualifia de «monumentale». «Très imbu de sa personne», ont diagnostiqué d'autres commentateurs. Quant à Bertrand Russell, compagnon de route socialiste à l'époque où la presse de gauche du monde entier converge vers les dômes du Kremlin, il croit déceler, chez l'icône révolu-



Léon Trotsky à son bureau

ARCHIVES LE DEVOIR

tionnaire acclamée par le public de l'opéra de Moscou, «la vanité d'un artiste ou d'un comédien». La brillante de l'intellect ne réussit pas toujours à cacher le dandy qui sommeille dans ce Trotsky toujours tiré à quatre épingles. Et la qualité qui fit de lui l'analyste glacial de la décomposition du capitalisme et des grands mouvements des masses ouvrières était sans doute aussi son plus inquiétant défaut. D'après Max Eastman, il «manquait fondamentalement du sens de l'autre en tant qu'individu». A quoi un autre admirateur, Rosmer, ajoutait: «Il manque d'humanité. C'est un sentiment dont il est totalement dépourvu.»

## La personnalité

Service arrive aisément à nous convaincre que la personnalité cassante de son sujet contient les clefs de son ascension comme de sa chute. Dans la sourde lutte qui l'oppose à Staline au moment d'accaparer l'héritage de Lénine,

Trotsky se retrouve évincé en grande partie par sa propre faute. Les envolées du verbe et les réalités politiques sont deux choses différentes, comme l'atteste, au

## Fût-il parvenu à supplanter son rival,

## Trotsky se serait presque certainement

## révélé un massacreur de populations

## tout aussi enthousiaste, sinon aussi

## monstrueux, que le Petit Père des peuples

Québec, le destin d'un Bourgault. Le tribun flamboyant, l'implacable chef militaire, l'homme de la révolution permanente et du matin radieux de l'internationalisme prolétarien sait plaire aux masses survoltées des villes en révolte, mais est du genre à faire le vide autour de lui. Il «possédait le don singulier de décourager ses possibles partisans, sans s'en rendre compte, apparemment». Bien meilleur manoeuvrier, le

rusé Géorgien n'aura aucun mal à l'isoler.

Bien après la dénonciation des crimes de Staline, une certaine *doxa*, dans les milieux de gauche,

a persisté à faire de Trotsky la figure emblématique d'une révolution toujours à venir, trahie.

Le Vieux, comme le surnomèrent Frida

Kahlo et le dernier carré de fidèles mexicains, pouvait alors apparaître comme le gardien de la flamme, le pur et dur qui, poignardé par Staline et ses bureaucraties, en réserve de la République socialiste soviétique, avait perdu une bataille. Pas le combat. Le problème n'était pas la Russie des Soviets, ni Marx, ni Engels, le problème, c'était la brute qui avait voulu construire le socialisme dans un seul pays et qui s'était emparé du Parti. On sait aujourd'hui de quel aveuglement volontaire ou non participe cette sorte d'opinion. Nous ne pouvons plus ignorer que, fût-il parvenu à supplanter son rival, Trotsky se serait presque certainement révélé un massacreur de populations tout aussi enthousiaste, sinon aussi monstrueux, que le Petit Père des peuples.

Le problème n'était pas la Russie des Soviets, ni Marx, ni Engels, le problème, c'était la brute qui avait voulu construire le socialisme dans un seul pays et qui s'était emparé du Parti. On sait aujourd'hui de quel aveuglement volontaire ou non participe cette sorte d'opinion. Nous ne pouvons plus ignorer que, fût-il parvenu à supplanter son rival, Trotsky se serait presque certainement révélé un massacreur de populations tout aussi enthousiaste, sinon aussi monstrueux, que le Petit Père des peuples. L'ambition d'éliminer toute forme d'opposition organisée, d'éradiquer les gens par classes sociales entières et de piétiner peuples et démocratie ne l'aurait vraisemblablement pas gêné. Le gène de la Terre se trouvait aussi dans l'ADN du camarade Lénine. «Ils étaient tous deux, note le biographe, aussi déterminés à recourir à des mesures impitoyables, y compris la terreur institutionnalisée.»

## TROTSKI

Robert Service  
Traduit de l'anglais  
par Martine Devillers-Argouarc'h  
Perrin  
Paris, 2011, 620 pages

## POÉSIE

## Côté sombre de la lumière

HUGUES CORRIVEAU

Julie Stanton publie aux Heures bleues un recueil de grandes proses intenses et révolutionnées contre la douleur. Devant ce qu'elle considère être *Parfaitement le chaos*, elle s'insurge et réclame le droit à la vie, au souffle de la puissance émotive, à l'incarnation de la ferveur. Ce cri-là vient de la faute qu'elle ressent devant les misères dont elle ne peut pas apaiser la peine ni la virulence.

Elle le souligne tristement: «dans mes temps morts / j'ai marché sur des os et j'ai désespéré»... Cela n'a pas suffi pour éteindre la force intérieure qui sourd des lectures poétiques ou de l'inaltérable désir de vivre. En seconde partie, dans *Élie ma joie*, naît un petit-fils qui ressuscite l'avenir, qui est justement «une issue vers la joie». Retrouver la grâce devant l'innocence, voilà bien la voie de survie pour celle qui tremble d'indignation. Julie Stanton signe un solide recueil ciselé aux flammes et aux souffrances. On y puise une leçon de lucidité formidable et y admire une écriture lumineuse.

## L'écoulement du sang fauve

Dans l'air noir du temps présent, une autre poète suit l'écoulement du sang fauve. «Le ciel est au point mort. C'est de là que [...] parle» Monique Deland. Ne nous le cachons pas, il s'agit sans doute du plus difficile recueil publié par cette auteure, qui partage ses proses entre un *tu* difficilement identifiable et un *je* accablé. Radicale, sa lumière ténébreuse irradie le corps las, le corps éclaté, sous l'étoile fiévreuse, telle une «tête martiale», au regard franc, prête à tenir bon.

Une parenté entre le recueil de Julie Stanton, aux voix si différentes, s'impose, bien que, chez Deland, la pression haletante du fardeau soit plus lourde encore. Pourtant, une révolte nerveuse tient les mots à bout portant. Si «vivre ne pardonne pas», écrire puise aux confins de l'énergie pour que les poèmes exacerbent les pulsions. «Le circuit fermé du petit moteur pensant qui rejoue, réinvente nos œuvres d'aimer» suit la pulsation du cœur endolori. Monique Deland se préoccupe de la *Géologie des corps surpeuplés*; mais il faut savoir que «tout paysage est un corps divisé» pour dégager du magma la ligne secrète qui soutient encore l'impulsion de

poursuivre la tâche de comprendre, de saisir les contraintes.

## Une grande concentration

L'ombre de Malcolm Lowry et les feux jaillissant d'*Au-dessous du volcan* couvent le nouveau recueil *Je vous rejoindrai au terminus* vide de Lefrançois, qui explique en postface qu'il a répondu (comme d'autres poètes) à une ludique invitation du poète Jacques Rancourt à se prêter à un jeu éminemment oulipien, à savoir écrire un texte poétique à partir d'un texte en prose et d'en utiliser scrupuleusement les mots, dans l'ordre des prélèvements choisis.

Cette expérience, le poète l'a poursuivie et cela a donné, dans le cas qui nous occupe, un livre d'une très grande concentration qui jamais ne sent l'emprunt ou le préfabriqué. Au contraire, la capacité du poète à retenir les éclats de langue, les effets poétiques, à en construire le sens, donne à ce livre une sorte de maturité exemplaire. Les inquiétudes et les défaites, la pensée mouvante et le désordre sentimental imprègnent l'œuvre et en structurent la démarche. Personnages dansants fébriles, lente pensée devant «la poésie / autre fracas» imprévisible. Lefrançois continue d'étonner et de faire jaillir de ses livres un sens de la liberté qui réjouit.

Collaborateur du Devoir

## PARFAITEMENT

## LE CHAOS SUIVI DE ÉLIE MA JOIE

Julie Stanton, avec des encres de Danielle Stanton  
Les Heures bleues  
Montréal, 2011, 80 pages

## GÉOLOGIE DES CORPS SURPEUPLÉS

Monique Deland  
Le Noroît  
Montréal, 2011, 100 pages

## JE VOUS REJOINDRAI

## AU TERMINUS VIDE

Alexis Lefrançois  
Accompagné de huit dessins et estampes  
de Denis Saint-Pierre  
La Pleine Lune  
Montréal, 2011, 120 pages

## L'auteur invisible

GILLES ARCHAMBAULT

Avez-vous déjà rencontré un lecteur de H. G. Wells? Bien sûr, tout le monde sait qu'il a écrit *La guerre des mondes*, *La machine à explorer le temps*, *L'homme invisible*. Mais le lire comme on l'a lu? Bien imprudent celui qui songerait à blâmer nos contemporains de faire montre d'une telle indifférence.

Herbert George Wells est né en 1866 dans une famille modeste. Il ne tarde pas à s'imposer. Quand il meurt en 1946, à la tête d'une œuvre qui comprend près d'une centaine de titres, jouissant depuis plusieurs années d'un confort matériel indubitable, il n'en est pas moins conscient de l'état d'abandon dans lequel ses romans et ses essais les plus remarquables de leur temps sont tenus.

David Lodge, qui s'est déjà intéressé en tant que romancier à la figure de Henry James, choisit une figure littéraire tout à fait à l'opposé du romancier et novelliste américain. Les deux hommes, d'ailleurs, ne s'estimaient guère.

Si Wells a été une figure dominante de la vie politique en Grande-Bretagne, s'unissant à George Bernard Shaw dans l'aventure des Fabiens, mouvement qui allait donner naissance au Parti travailliste, s'il s'exprime sur la plupart des problèmes sociaux de son époque, volontiers utopiste, flirtant avec le communisme mais s'en détournant aussitôt, souvent visionnaire, ayant au sujet du capitalisme des vues qui paraissent aujourd'hui fort éclairantes, si Wells était tout



PIERRE VERDY AFP

David Lodge

cela, il était aussi un amateur de femmes.

*Un homme de tempérament* insiste sur cet aspect de sa nature. Une première épouse frigde, une seconde qui l'est un peu moins et qui est surtout fort accommodante. Wells a de nombreuses passades, trois liaisons importantes, il est de ceux pour qui le nombre compte. Autant pour les livres que pour les femmes, il aime additionner.

David Lodge, dans ce long roman de 700 pages, ne nous épargne rien des prouesses sexuelles de son personnage. Volontiers vaniteux sur le sujet, Wells a laissé des notes autobiographiques explicites. Lui qui se vantait de certaines performances au lit, qui n'avait pas une piètre opinion de ses capacités, avait parfois des délicatesses. Véritable séducteur, il savait être patient, ne jamais brusquer les choses. C'est du moins l'image que nous en donne David Lodge.

Les comptes rendus de la

presse anglaise et américaine notent à propos de ce roman d'étranges choses. Il y est question d'un roman qui serait spirituel, écrit avec grâce et légèreté. Une lecture joyeuse, ajoutez-t-on.

Pour ma part, j'estimerais que ce roman, fort habile par ailleurs, finit par lasser par le récit circonstancié des conquêtes féminines auxquelles se livre l'auteur dont on narre les exploits. Que Wells ait tenu le sexe pour une récréation est un point de vue fort défendable, qu'il ait été un défenseur de l'amour (presque) libre, qu'il se soit tenu pour fort habile dans la pratique dite de la jambe en l'air, on veut bien, mais au bout du compte, on se sent plus qu'informé à ce chapitre.

Il y a dans le personnage dont on illustre ainsi les frasques une autosuffisance, à tout prendre une certaine vulgarité. Je le confesse, j'ai rarement souri à la lecture de ce roman. Pour me consoler de cette lecture parfois un peu pénible, il y a tout de même les informations au sujet de la société au milieu de laquelle un écrivain porté vers les prises de position les plus diverses et les plus outrées a pu évoluer. Par ce côté peut-être on peut avoir pour lui un certain penchant. Ce serait l'aspect de son tempérament qui me retiendrait. Quant au baiseur, je lui préfère Casanova.

Collaborateur du Devoir

## UN HOMME DE TEMPÉRAMENT

David Lodge  
Rivages  
Paris, 2011, 700 pages

## LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Le Clézio, chasseur d'instant

Absent depuis 2008, année de *Ritournelle de la faim* et du prix Nobel de littérature, l'écrivain revient, plus libre que jamais, avec un recueil de nouvelles éclatantes.

FABIENNE DUMONTET

Devinette: qui suis-je? «Une surface plane, molle, incurvée au centre, mais pas entièrement évidée. Ridée, un peu.» Gagné: je suis la plante des pieds, mais aussi la première phrase du nouveau livre de J. M. G. Le Clézio, qui s'ouvre sur une ode... aux extrémités, trop souvent négligées, de nos membres inférieurs. Là où l'on attendait la hauteur de vue, les envolées lyriques de grand homme adoubé par le prix Nobel de littérature en 2008, il s'amuse à célébrer la vie au ras du sol dans *Histoire du pied et autres fantaisies*, un recueil de neuf nouvelles conclu par un petit essai.

La première d'entre elles retrace un destin de mère célibataire et une romance contrariée entre jeunes adultes, où les vrais protagonistes sont les pieds de l'héroïne, Ujine, libres de «danser, bondir. Comme si le sol renvoyait les coups, ici, n'importe où». On ne peut pas mieux revendiquer sa liberté face à l'esprit de sérieux, qu'on soit personnage de fiction ou «graniécrivain», pour reprendre le mot-valise popularisé par Dominique Noguez... Une autre pièce du recueil épouse d'ailleurs le point de vue d'héroïnes minuscules: *Nos vies d'araignées*.

Ces nouvelles ne versent pas pour autant dans la futilité, loin de là. Ces fantaisies-là sont plus proches de la puissante *fantasy* anglo-saxonne que de la simple toquade. Le Clézio n'écrit pas son œuvre en anglais, mais il a été élevé en partie dans cette langue (son père, d'origine mauricienne, était de nationalité britannique), a mené dans sa jeunesse des études à Londres et vit aujourd'hui, entre autres, au Nouveau-Mexique. À ses yeux, présenter ces nouvelles histoires comme des «fantaisies», c'est rendre hommage à l'aura de ce terme en anglais, qui désigne le travail original de l'imagination, libre de créer sans contraintes et d'adopter des points de vue incongrus. Décrire le monde à ras



Jean-Marie Gustave Le Clézio est né à Nice en 1940, de père britannique et de mère française.

de terre, ainsi, le Japonais Yasujiro Ozu, un des cinéastes favoris de Le Clézio, le faisait avec ses «plans tatamis»; le photographe et cinéaste Raymond Depardon aussi, qui a planté sa caméra dans un trou de sable pour filmer l'avancée d'une caravane de nomades au nord du Sahara dans *La captive du désert* (1990) — un Depardon grand admirateur, justement, des premières pages de *Désert*, l'un des romans les plus connus de Le Clézio. L'écrivain, lui, décrit cet «avers de la vie, avers de l'être, sans cesse sur le sol, sans cesse en contact avec la terre, sur lequel repose tout le poids de l'existence» avec la vitalité qu'on connaît à son écriture, attentive aux infimes aspérités de la matière comme aux irrégularités du destin individuel, mais aussi capable de changer d'échelle pour lancer un chant d'admiration cosmologique.

La «fantaisie» peut d'ailleurs aussi désigner une forme musicale librement écrite. Et, dans une composition très souple, le recueil parcourt la large gamme de modes et de tonalités que peut offrir la littérature. À l'extré-

me, la nouvelle *Personne* explore les limites du langage et de l'être en donnant la parole à un enfant mort-né. *Bonheur* s'aventure dans la fable fantastique, dans la logique des écrits lecléziens qui se déploient depuis les années 1960 et 1970, tandis que *L. E. L., derniers jours* exploite la veine du merveilleux et celle de la «noire fantaisie» romantique. Cette nouvelle étonnante s'empare de la figure, aujourd'hui quasi oubliée, de la poétesse anglaise Letitia Elizabeth Landon, précoce émule de Byron, qui se suicida en 1838 dans un fortin de la côte ghanéenne où elle avait rejoint son mari. Répondant à cette rencontre manquée entre cette jeune Anglaise du XIX<sup>e</sup> siècle et l'Afrique, *Barsa ou barsaq* suit le périple de deux jeunes migrants sénégalais vers l'Europe, dont l'un fantasma une vie rêvée en Espagne. D'autres visions du continent africain, cher à Le Clézio, nourrissent encore l'imagination de ce recueil, comme les photos du Sud-Africain Pieter Hugo sur les hommes dompteurs d'hyènes au Nigeria, qui lui ont inspiré la nouvelle *L'arbre*

*Yama* sur une fillette du Liberia protégée de la guerre civile grâce à l'intervention de cet animal.

Hyène, araignée, pied: Le Clézio le dit: «J'aime le monde, rien ne m'effraie.» Et pour le comprendre, il faut le voir, dans l'«à peu près apologue» qui clôt le recueil, capter les paroles flotantes et les expressions de chaque passager qu'il croise dans les rames de métro de Séoul, Paris, Londres. Arpentant une «même ligne de métro, continuée d'un pays à l'autre», dit-il, pistant les signes d'humanité, il est paradoxalement fidèle à l'habileté sans nom des chasseurs indiens de la forêt panaméenne qu'il côtoya dans sa jeunesse, toujours fasciné par cette «extraordinaire aptitude à réagir sur l'instant», qu'il attribue aujourd'hui au métier d'écrivain.

Le Monde

## HISTOIRE DU PIED ET AUTRES FANTAISIES

J. M. G. Le Clézio  
Gallimard  
Paris, 2011, 346 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Les pauvres

Mettre en question la société, sans méthode fixe, justifierait, s'il le fallait, la littérature. Observatoire de la culture et de ses mécanismes, souvent critique, la littérature distingue l'essentiel et le singulier. Elle pointe les failles, les goûts et les couleurs qui renvoient au collectif. Deux exemples de sa vigilance, sensible à la violence sociale et aux inégalités, voici Shumona Sinha et Yves Simon.

GUYLAINE MASSOUTRE

Assommons les pauvres! répond à une brûlante actualité: comment sélectionner les demandeurs d'asile à leur arrivée? Qui sont ces gens, et comment distinguer le vrai dans ce qu'ils charrient? Écoutons-les débiter leurs mensonges. On triche devant les officiers comme aux examens, provoquant des échanges ubuesques. Exposition d'un problème qui concerne tout l'Occident, en vingt-deux petits récits, à peine fictifs.

Pour sa démonstration critique, l'écrivaine Shumona Sinha n'a eu besoin que d'un témoin. Poétesse originaire de Calcutta, née en 1973 et établie en France depuis 2001, elle imagine une fonctionnaire s'entretenant officiellement avec des Indiens. Elle tente de noter leur déposition officielle et de déjouer la roubardise.

Que disent ces gens simples? Ce qu'ils ont appris par cœur. Du faux au vrai, ils hésitent, se lient, nient et refont des versions hasardeuses. Le résultat est ahurissant, panorama catastrophique et cocasse d'une humanité errante, «une fabrique de récits, de faux documents». Crédible ou absurde, le vécu est insaisissable. L'employée devient folle: que peut faire une administration face à ces incommensu-

rables «vouloir-migrer», tenaillés par les lois et les normes?

## Solidarité ou désirs répressibles?

Chaque récit cache un drame de la pauvreté et de la violence, dont le texte romanesque est roi. Ceux qui sont parvenus jusque-là veulent poursuivre leur rêve. Pas question de revenir en arrière: «C'était comme si une seule et unique histoire était racontée par des centaines d'hommes, et la mythologie était devenue la vérité.»

Dans ce bazar, le capharnaüm peine à s'administrer. Qui sera le plus malin, l'immigrant ou le fonctionnaire, le transfuge ou le législateur, le parasite ou le financier? Où se trouvent la raison humanitaire, la ligne de tolérance sociale, le bien commun et universel? La compréhension mutuelle, exercice pratique, fuit la logique du nombre que gouvernent la politique et l'administration de l'État.

Ainsi, aux questions de sécurité, d'identité et de contrôle répond l'anarchie des sans-papiers, «ce théâtre populaire», leurs mots décalés, approximatifs, douloureux. Les traducteurs vivent ces contradictions en direct. Sinha, poète primée au Bengale, rend ces sensibilités dédaléennes, si bien que ce réel rocambolesque fait une ribambelle touchante, des portraits nets dans l'imbroglie.



MIGUEL MEDINA AFP

Chanteur populaire dans les années 70 et 80, Yves Simon publie *Un homme ordinaire*, lettre adressée à son père décédé.

Quand elle évoque les guerres et leurs dommages dans les esprits, ses pages révèlent leur efficacité. Qu'advient-il de tous ces «restes» humains? Le titre porte une réponse sans voix.

## Simplicité

Yves Simon a été un chanteur populaire à succès dans les années 70 et 80. De *Pays des merveilles de Juliette à Amazonique*, de *J'ai rêvé New York à Diabolo menthe* ou *Ma jeunesse s'enfuit*, il a donné des airs lancinants, puis encore un disque en 2007, *Rumeurs*, aux échos pleins de sentiments.

C'est une déclaration d'amour qu'il livre dans *Un homme ordinaire*, lettre adressée à son père décédé. D'une écriture sans artifice, presque sans relief, ce mince ouvrage, bien titré, nous retient pour la vision sociale de la

pauvreté qui était le lot commun des travailleurs français dans les années 50 et 60. Dans ce quotidien de petite misère, exempt de confort et privé de rêves, «décor désenchanté d'une inaccessible absence des choses», les richesses se résument aux sentiments et à la musique populaire. On a déjà oublié cette arriération, et de loin on l'imagine encore moins.

## Collaboratrice du Devoir

## ASSOMMONS LES PAUVRES!

Shumona Sinha  
L'Olivier  
Paris, 2011, 157 pages

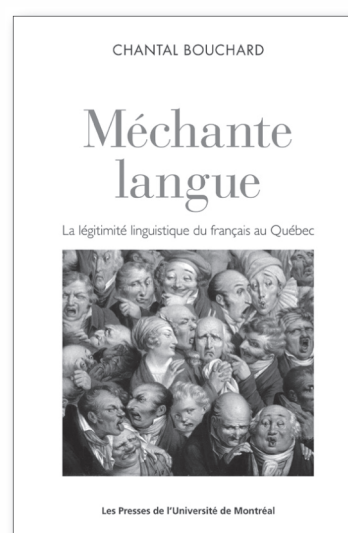
## UN HOMME ORDINAIRE

Yves Simon  
Nil  
Paris, 2011, 80 pages

Chantal Bouchard

Pourquoi le français parlé au Québec n'a-t-il pas le prestige accordé généralement à la langue française?

Par l'auteur de  
*La langue et le nombril*

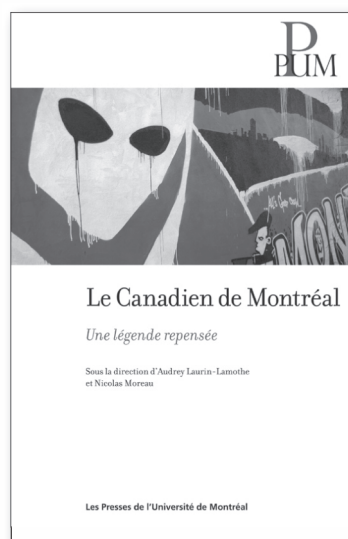


Sous la direction de

Audrey Laurin-Lamothe  
et Nicolas Moreau

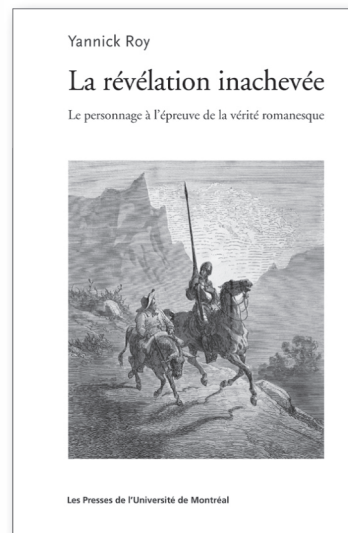
«Un éclairage original, pour sortir du discours habituel sur les Canadiens»

— Simon Granger  
*Jase et compte*, CIBL



Yannick Roy

À travers les œuvres de Cervantès, Balzac, Flaubert, Valéry et Kundera, l'auteur démontre que tout romancier, même le plus lucide, concède au personnage le mystère de sa liberté.



Marc Zaffran  
(alias Martin Winckler)

On ne naît pas médecin de famille, on le devient par la force des choses.

Par l'auteur de  
*La maladie de Sachs*



Greg Robinson

Pour rompre le silence entourant un épisode honteux de l'histoire nord-américaine: le sort de la minorité japonaise aux États-Unis et au Canada durant la Deuxième Guerre mondiale.



Sous la direction de

Karine Cellard et  
Martine-Emmanuelle Lapointe

Les figures, les lieux de mémoire et les récits qui accompagnent nécessairement la littérature québécoise.



Les livres des PUM sont aussi disponibles en version numérique sur le site Web.  
www.pum.umontreal.ca

PUM

Les Presses de l'Université de Montréal

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Super Lisée terrasse la droite



LOUIS CORNELIER

Même quand on a de solides convictions de gauche, on finit parfois par se laisser ébranler par la propagande de droite, matraquée par les chroniqueurs de Québec, certains journalistes d'opinion de *La Presse*, Mario Dumont, l'Institut économique de Montréal (IEDM), le Conseil du patronat, les Charest et Legault, et joyeusement reprise par le réseau TVA et le 98,5 FM. A force de se faire répéter que le Québec vit au-dessus de ses moyens, est englué dans l'immobilisme économique, est affecté par le corporatisme syndical et est un enfer fiscal qui ne fournit que de piètres services publics, on finit par croire que la gauche est peut-être du côté du cœur, mais que la droite, au fond, détiendrait la raison.

Or, au moment où le Québécois de gauche, groggy après un tel assaut, chancelle et se dit que le «réalisme» de droite, après tout, ne peut être rejeté du revers de la main, Super Lisée arrive à point pour lui faire retrouver ses sens et le reconforter. Armé de tableaux statistiques et de données factuelles, il vient redire au citoyen social-démocrate qu'il a raison et que le discours chagrin de la droite québécoise doit être envoyé de toute urgence «aux pouvelles de l'argumentation».

Ancien conseiller politique des premiers ministres Parizeau et Bouchard, universitaire, journaliste et blogueur, Jean-François Lisée, on l'a souvent dit, est une boîte à idées à lui seul. Partisan d'une «gauche efficace», il s'impose depuis des années comme le plus brillant défenseur de la social-démocratie à la québécoise. Ses propositions de réformes visant à améliorer le modèle québécois, audacieuses, voire parfois hasardeuses, ne font pas toujours l'unanimité à gauche, mais sa critique du programme idéologique de la droite, solidement documentée, est d'une rare puissance pédagogique.

C'est principalement à cette critique qu'est consacré *Comment mettre la droite K.-O. en 15 arguments*, un essai qui veut «servir d'antivirus face aux arguments les plus employés par notre droite locale». À cette dernière qui dit n'importe quoi pour justifier sa volonté de réduire le rôle de l'État et les services publics au profit du privé, de casser les syndicats et, dans certains cas, d'oublier la question nationale, Lisée réplique point par point avec une argumentation statistique, d'habitude le terrain privilégié de la droite. La démonstration est si forte que, si tous les Québécois en prenaient connaissance, la droite,

enfin démasquée, serait définitivement terrassée chez nous.

### L'enfer québécois ?

Le Québec, affirment les suppôts du Conseil du patronat et les caquistes, est économiquement médiocre. Or, expose Lisée, en matière de croissance économique depuis dix ans, le Québec n'est devancé que par l'Allemagne dans les pays du G7, c'est-à-dire qu'il fait mieux que les États-Unis et que l'Ontario, par exemple. Évalué sur la base du revenu médian, le niveau de vie des familles québécoises est égal ou supérieur à celui des familles ontariennes.

Plus encore, et cette démonstration est spectaculaire, à temps de travail égal, le niveau de vie de 99 % des Québécois est supérieur à celui de 99 % des Américains. Le PIB par habitant aux États-Unis est plus élevé, mais, comme 1 % des Américains les plus riches accaparent 24 % des revenus, le niveau de vie de la très vaste majorité des Québécois est plus élevé que celui de leurs voisins. «Le PIB, écrit Lisée, c'est bien. Mais ça n'élève pas d'enfants. Le but de l'ensemble du jeu politique et économique, il me semble, est le bien-être des citoyens, pas la joie des économistes.» Au Canada, d'ailleurs, le Québec se classe deuxième, derrière l'Alberta, pour le plus bas taux de pauvreté.

Pour répondre à Lucien Bouchard, selon lequel les Québécois ne travaillent pas assez, Lisée montre que le taux d'activité des 15-64 ans, à 77 %, est l'un des plus élevés du G7 et de l'OCDE. De plus, en 2009, «le Québec a été, au Canada, le champion de l'augmentation de la productivité».

Marotte de la droite, le discours sur l'enfer fiscal québécois ne résiste pas à l'analyse lui non plus. Les impôts sont peut-être élevés, mais sont en grande partie redistribués. Un couple avec deux enfants qui gagne le salaire moyen reçoit, au Québec, davantage de l'État qu'il ne lui donne. Même les familles plus riches ont une charge fiscale plus légère que dans les autres pays du G7.

Le même constat s'applique au fardeau fiscal des entreprises, calculé sur la base des taux ef-

### Une illusion d'optique

«C'est dans tous les journaux: la droite québécoise monte. Un demi-millier de libéraux en liesse à Québec à l'automne 2010, plus encore à Montréal en avril 2011. Un nouveau parti de centre droit autour de François Legault. Des sondages qui montrent que des idées de droite sont reprises par l'opinion publique. La cause est donc entendue. À droite toute! Toute? Non. Mettez-moi sans hésiter dans le camp des dubitatifs (ou des «libertaroscceptiques»). À mon avis, cette démonstration reste à faire. Car il y a le bruit. Il y a les choses. Certes, le bruit de droite monte. Mais les faits sont plus têtus que le bruit. Étudions posément les données disponibles.»

Extrait de: *Comment mettre la droite K.-O. en 15 arguments*, page 133



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Jean-François Lisée publie un essai qui veut «servir d'antivirus face aux arguments les plus employés par notre droite locale».

fectifs marginaux sur l'investissement (13,8 % au Québec, 16,8 % au Canada et 30,9 % aux États-Unis). Le haut taux de syndicalisme québécois, souvent montré du doigt par la droite, ne freine pas la croissance (plus forte au Québec qu'aux États-Unis depuis 20 ans) et profite, par rayonnement, aux travailleurs non syndiqués, moins exploités ici qu'aux États-Unis.

Lisée montre aussi que les Québécois paient des impôts élevés, mais en ont pour leur argent. Ils donnent 7 milliards de plus à l'État que les Ontariens, mais reçoivent 17,5 milliards de plus en services de l'État, et cela, au total, avec proportionnellement moins de fonctionnaires! Le pourcentage de Québécois qui ne paient pas d'impôts, continue-t-il, n'est pas plus élevé qu'ailleurs en Amérique du Nord, le Québec, malgré la péréquation, n'est pas le quêtueux de la fédération et est loin d'être fermé sur lui-même (Montréal accueille plus d'étudiants étrangers que Toronto et compte plus de trilingues). Lisée, enfin, relativise le discours catastrophiste sur la dette, mais reconnaît l'importance de cet enjeu.

### Faire mieux

Son essai contient quelques propositions pour faire encore mieux (ménage dans l'industrie de la construction, programme pour hausser la pro-

ductivité des PME, augmentation des tarifs d'Hydro-Québec couplée à des politiques fiscales pour la compenser, impôt postuniversitaire et tarification différenciée pour certains services) qui méritent réflexion, mais qui ne constituent pas la partie la plus forte de cet ouvrage.

Le stratège souverainiste se réserve les dernières pages. Ceux qui annoncent la mort de ce projet se trompent. Les Québécois, constate Lisée, s'identifient de plus en plus comme Québécois d'abord ou seulement et se détachent de plus en plus du Canada. De plus, leur «crainte face à l'avenir économique d'un Québec souverain» régresse. Une coalition souverainiste, ancrée au centre gauche mais ouverte au centre droite, a donc tous les outils en main pour relancer ce nécessaire projet.

Une chose est certaine: si Super Lisée n'existait pas, ce livre en constitue une preuve éclatante, il faudrait l'inventer.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### COMMENT METTRE LA DROITE K.-O. EN 15 ARGUMENTS

Jean-François Lisée  
Stanké  
Montréal, 2012, 152 pages

## Raconter la médecine de famille

Le médecin Marc Zaffran, alias Martin Winckler, livre son expérience de la médecine familiale

LOUIS CORNELIER

Médecin français, Marc Zaffran est, depuis quelques années, chercheur invité au Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal. Le magazine *Protégez-vous* publie souvent ses chroniques sur des enjeux médicaux. Sous le pseudonyme de Martin Winckler, Zaffran signe aussi des romans, dont le célèbre *La maladie de Sachs*. Dans *Profession médecin de famille*, il a donc choisi, pour présenter son univers, la forme du récit autobiographique, parce qu'il est, écrit-il, «intimement persuadé que la narration est l'outil humain le plus polyvalent et le plus «naturel» pour communiquer du savoir, des émotions, des réflexions et des valeurs». Très incarné, son récit, en effet, est instructif et convaincant.

Fils de médecin, Zaffran baigne dans cet univers depuis l'enfance. Lors de ses études en France, il découvre que la médecine générale est méprisée par les enseignants, qui ne jurent que par la filière hospitalo-universitaire. Fort de l'expérience paternelle, il sait pourtant, lui, que «la médecine de famille est un domaine intellectuel immense, passionnant, encore largement inexploré». Il s'accroche donc et devient médecin en 1982. Son apprentissage, explique-t-il, ne fait que commencer.

Sur le terrain, Zaffran découvre que la pratique n'est pas la théorie. Très peu de patients, constate-t-il, se plaignent de maladies telles que décrites dans les livres. «Au contraire, continue Zaffran, ils invoquent des symptômes étranges, insaisissables, à travers un flot de paroles ou, à l'inverse, un discours monosyllabique désarmant.» Ils ont souvent moins besoin de diagnostics et de médicaments que d'écoute, même si l'influence de l'industrie pharmaceutique sur la pratique médicale tend à le faire oublier.

Zaffran, comme tout médecin, est d'abord imbu de sa science. Son savoir, croit-il, lui permettra de dire à ses patients ce qu'ils doivent faire. Évidemment, ça ne fonctionne pas comme ça. Sa pratique attentive et sa participation à des groupes Balint (du nom d'un psychiatre qui a conçu des formations d'échanges entre professionnels de la santé) le mènent vers une approche à la fois plus modeste et plus efficace. «Le soignant, peu à peu, apprend à ne plus porter de jugements sur les patients, leurs sen-



PHOTO BAMBERGER

Sous le pseudonyme de Martin Winckler, Marc Zaffran signe aussi des romans.

timents, leurs actes, leurs confidences, leurs mensonges ou leurs omissions, explique Zaffran. Car le succès de la relation de soins ne réside pas dans les appréciations et décisions du médecin, mais dans les choix éclairés que le patient opère pour lui-même.»

Partisan du travail en équipe, seule façon pour les soignants de ne pas s'isoler ni s'user, d'une médecine axée sur l'écoute du patient et du principe de «less is more» (plus de soins ne donnent pas toujours de meilleurs résultats), Zaffran signe ici un très bel éloge de la médecine de famille, la plus relationnelle, donc la plus humaine, de toutes les spécialités médicales.

Collaborateur du Devoir

### PROFESSION MÉDECIN DE FAMILLE

Marc Zaffran  
PUM  
Montréal, 2011, 72 pages

## « Il faut toujours demeurer libre »

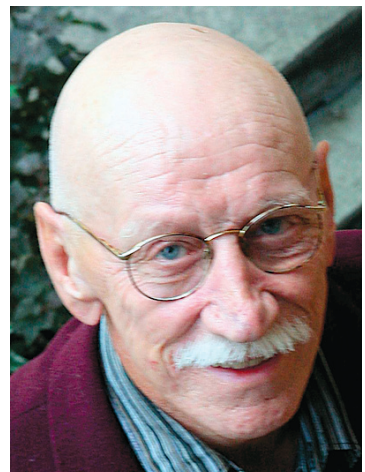
Une correspondance entre Jean-Marc Pottle et Pierre Vadeboncœur

LOUIS CORNELIER

Quand il écrit pour la première fois à Pierre Vadeboncœur, en 1963, Jean-Marc Pottle a 22 ans et s'apprette à fonder *Parti pris* avec ses amis. «Il est facile pour nous, gens de vingt ans, d'être révolutionnaires. [...] Nous caressons tous secrètement le désir d'avoir le courage d'écrire à votre âge ce que vous avez écrit», confie-t-il à son aîné, dans une lettre reproduite dans *Une amitié improbable. Correspondance 1963-1972*.

Ce dernier, permanent à la CSN, a écrit dans *Cité libre* et prône dorénavant un socialisme révolutionnaire démocratique. Il a de la sympathie pour les jeunes militants de *Parti pris*, mais met son ami en garde. «Le marxisme libère, écrit-il, mais il emprisonne aussi. Il faut toujours demeurer libre.»

Pottle, qui ne jure d'abord que par l'efficacité pour transformer la société, finira d'ailleurs, après Mai 68, par dire



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

«merde au Réalisme et à l'Effcacité», pour retourner, dit-il, à «la ligne du risque». Il doit peut-être un peu à Vadeboncœur le fait que son marxisme ne deviendra jamais orthodoxe.

Bien présentée par Jacques Pelletier, cette correspondance, très brève (moins de 60 pages), rappelle le bouillonnement de la gauche intellectuelle (même si Pottle rejette alors ce terme)

québécoise des années 1960.

Collaborateur du Devoir

### UNE AMITIÉ IMPROBABLE

CORRESPONDANCE  
1963-1972

Jean-Marc Pottle  
et Pierre Vadeboncœur  
Lux  
Montréal, 2012, 96 pages

**Olivieri**  
librairie > bistro

**Olivieri**

Au cœur de la littérature  
Mercredi 1 février  
à 19 heures

*L'absence de la mère*  
Louise Grenier

Entrée libre/ réservation obligatoire  
RSVP : 514.739.3639  
Bistro : 514.739.3303  
5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

**CAUSERIE avec LOUISE GRENIER**

**QUE NOUS APPREND L'ŒUVRE DE GRANDS ÉCRIVAINS SUR LES CONSÉQUENCES PSYCHOLOGIQUES D'UNE MÈRE ABSENTE ?**

En prenant appui sur son plus récent livre, *L'absence de la mère*. (Québec, 2011), Louise Grenier présentera des figures de la mère absente dans l'œuvre de grands écrivains tels Yourcenar, Duras, Balzac, Proust et Camus. Elle mettra l'accent sur la fonction de l'écrit et de la parole dans le sauvetage du sujet.

Louise Grenier est psychologue psychanalyste et coordonnatrice du Groupe d'études psychanalytiques interdisciplinaires (GEPI) de l'UQAM.